

Paysage de Louis-Philippe Dalembert : image du monde, image de soi et construction d'univers

Un entretien (Paris, les 11 et 21 juillet 2021)

Silvia Boraso

Università Ca' Foscari Venezia, Italia ; Université Paris-Est Créteil, France

Né à Port-au-Prince en 1962, Louis-Philippe Dalembert est un romancier, poète, essayiste et intellectuel haïtien. Écrivain vagabond, comme il se définit lui-même, il a consacré sa vie à une pérégrination incessante qui l'a emmené tour à tour dans la Caraïbe, en Europe, dans les Amériques du Nord et du Sud, en Afrique et au Moyen-Orient, et qui le voit aujourd'hui installé à Paris. Théâtre de ses aventures, il était tout naturel que le monde finisse par constituer le sujet privilégié de ses ouvrages : depuis son premier recueil de poésie, *Évangile pour les miens* (1982), l'auteur a bâti sa production en vers et en prose autour d'une poétique du vagabondage qui fait du déplacement un noyau tant thématique que formel.

Au fil du temps, Dalembert a fait preuve d'un talent et d'une créativité littéraires aussi vastes qu'hétéroclites. Son œuvre comprend sept recueils poétiques, onze romans – dont le dernier, *Milwaukee*



Edizioni
Ca' Foscari

Submitted
Published

2021-08-15
2021-12-20

Open access

© 2021 | Creative Commons Attribution 4.0 International Public License



Citation Boraso, S. (2021). "Paysage de Louis-Philippe Dalembert : image du monde, image de soi et construction d'univers. Un entretien (Paris, les 11 et 21 juillet 2021)". *Il Tolomeo*, 23, 311-318.

DOI 10.30687/Tol/2499-5975/2021/23/033

Blues, vient de paraître chez Sabine Wespieser ¹ un document, un récit et trois recueils de nouvelles, auxquels il faut ajouter tous les textes parus dans des ouvrages collectifs ainsi que de nombreux articles scientifiques.²

Figure de proue du panorama littéraire francophone, pour *Le Tolomeo* Louis-Philippe Dalembert est avant tout un ami de longue date. Notre revue a eu le plaisir de publier non seulement deux contributions consacrées à son œuvre (Vignoli 2016 ; Boraso 2020) mais aussi l'un de ses poèmes en créole lors du numéro spécial sur le séisme de 2010 en Haïti (Dalembert 2010). En fait, celle-ci n'est pas non plus sa première interview au *Tolomeo*, un premier entretien avec Kathleen Gyssels et Gaëlle Cooreman étant paru en 2008. Depuis la publication de son recueil de nouvelles, *Le Songe d'une photo d'enfance*, la carrière de Dalembert a connu un succès fulgurant, dont le Prix de la langue française, les Choix Goncourt de la Suisse et de la Pologne à *Mur Méditerranée* (2019) font partie des nombreux corollaires.

C'est justement à l'occasion de la parution de ce dernier roman que j'étais censée l'interviewer à Venise, lors des *Journées de la Francophonie* en mars 2020. Hélas, une crise sanitaire d'envergure mondiale m'en a empêché. C'est donc à Paris, un an et demi après, que je vois Dalembert pour la première fois. Notre première rencontre a lieu dans un café, peu avant la finale du championnat d'Europe de football, sport dont Dalembert est un grand fan. Si la plupart de mes compatriotes se souviendront de la victoire de l'Italie, ce 11 juillet 2021, qui sera suivi d'une deuxième rencontre, est pour moi l'occasion de découvrir peu à peu l'homme et l'écrivain à la fois. L'auteur me parle de sa vision du monde, de sa conception de l'écriture ; il me guide par les sentiers de son œuvre, en partant des origines de sa poésie pour arriver à la rédaction de son dernier roman ; il s'attarde sur son engagement littéraire, sur ses lectures ainsi que sur sa passion pour l'art et pour les sports.

Les propos qui suivent essaient de restituer sur la page cette conversation aimable, amusante et profonde.

SILVIA BORASO Nous étions supposés nous rencontrer lors de la parution de *Mur Méditerranée*, mais nous nous voyons presque deux ans après. Entretemps, vous avez publié un recueil de poèmes,³ repris en poche quatre de vos précédents recueils

¹ Pour des approfondissements, nous renvoyons au compte rendu du texte dans ce numéro.

² Pour une liste complète des ouvrages, voir la notice biobibliographique de l'auteur sur le site *Île en Île* (<http://ile-en-ile.org/dalembert/>).

³ *Cantique du balbutiement*. Paris : Bruno Doucey, 2020 ; *Ces îles de plein sel et autres recueils*. Paris : Points, 2021.

et un nouveau roman paraîtra le mois prochain. Bien que très vaste, votre production est tellement hétérogène que l'on ne sait jamais à quoi s'attendre. C'est un peu comme si vous vous mettiez chaque fois à l'épreuve. J'imagine que pour vous ce changement continu de styles et de points de vue différents est quelque chose d'assumé, qui vous amuse et qui vous stimule.

LOUIS-PHILIPPE DALEMBERT Tout à fait. Il me plaît de penser que chaque roman a sa propre langue, un parler à soi. D'où l'importance que j'accorde à la recherche formelle dans tous mes ouvrages. *Milwaukee Blues*, par exemple, qui paraît le mois prochain, se présente sous la forme d'un roman choral : les deux premières parties sont bâties autour d'une multiplicité de perspectives différentes, à la première personne, alors que dans la troisième et dernière partie on revient à un narrateur omniscient qui tire les ficelles du discours. Dans *Mur Méditerranée*, il s'agissait pour moi de dire le point de vue de trois femmes sans pour autant glisser dans le récit à la première personne. C'est là qu'entre en jeu le monologue intérieur : la troisième personne me permet de 'tricher', d'éviter que le lecteur ou la lectrice soient constamment basculés d'un point de vue à l'autre, mais aussi de donner la voix à des subjectivités différentes qui émergent à tour de rôle.

La forme est pour moi une quête permanente. Bien sûr, cette recherche formelle s'accompagne toujours de noyaux thématiques qui reviennent souvent dans mes œuvres, tel que le déplacement par exemple, et que je m'amuse à revisiter à chaque fois. Mais ce qui est fondamental pour moi, c'est le point de vue à partir duquel l'histoire est racontée. Au fond, les grands thèmes ont toujours fait partie des récits fondateurs de l'humanité - pensons à l'Odyssée ou à la Bible -, mais la forme permet de réinventer un point de vue, et donc de laisser l'impression d'exprimer quelque chose qui n'existait pas avant soi. Tout l'art de la littérature est là.

S.B. *Rue du Faubourg Saint-Denis* (2005), *Ballade d'un amour inachevé* (2013), *Mur Méditerranée* (2019) s'inspirent tous de faits divers qui ont marqué l'actualité de ces dernières années. *Milwaukee Blues* tire aussi son scénario d'un événement tristement familier, le meurtre de George Floyd en mai 2020. Comment vous expliquez-vous cet intérêt pour l'actualité ?

L.-P.D. Il y a plusieurs raisons à cela. D'un côté, on vit dans une période de surinformation - même dans les pays technologiquement moins avancés ; les informations tournent en boucle dans les médias, sur Internet, sur son téléphone portable... On peut difficilement y échapper. De l'autre, du fait même de cette course effrénée à l'information et de la concurrence massive qu'induisent les technologies nouvelles, les journalistes n'ont pas

toujours le temps de vérifier leurs sources. Si on y ajoute les réseaux sociaux, où bien souvent l'humeur tient lieu de sources, cela entraîne ou conforte un nombre considérable de stéréotypes.

En refusant de se laisser entraîner dans cette frénésie, l'écrivain que je suis peut aller au-delà des stéréotypes véhiculés par la presse et les réseaux sociaux. Dans *Mur Méditerranée*, par exemple, il n'y a pas de 'migrants', mais des personnages féminins qui ont une histoire, un nom. Chochana, Semhar et Dima ne font pas figure d'envahisseurs, comme on nous le donne à voir trop souvent dans les médias. À l'instar de tant d'autres réfugiés, elles fuient quelque chose, qui dans leur cas se trouve être la guerre, la dictature ou bien le dérèglement climatique, à l'origine, de plus en plus, d'un nouveau type de migration. Pour prendre un exemple concret, en Haïti, il y a encore une cinquantaine d'années, on enregistrait un cyclone très puissant tous les huit, dix, douze ans, et qui, par sa 'rareté', s'inscrivait comme marqueur dans le temps. On pouvait dire « du temps de tel ou tel cyclone ». Aujourd'hui, on peut enregistrer deux, trois destructeurs la même année ; ils sont si nombreux que personne ne se souvient de leur nom.

Bref, redonner un nom à ces femmes, raconter leurs histoires, dire que près de 90% des candidates et des candidats au départ n'arrivent pas en Europe, mais migrent dans les États du Sud du monde proches de leurs terres d'origine, c'est leur rendre leur humanité. C'est ce que j'aime définir comme mon empathie humaniste.

Cet intérêt pour l'actualité s'explique aussi par ma formation et mon passé de journaliste. Je connais les techniques du métier, j'essaie d'aller plus loin de ce que les médias nous décrivent.

S.B. À la fin de vos livres, il y a parfois des références bibliographiques. Dans l'ère de la désinformation, est-il important pour un écrivain de justifier ce qu'il écrit ? Faut-il 'prouver' qu'il ne s'agit pas d'une pure fiction ?

L.-P.D. La bibliographie, c'est pour moi une façon d'inviter le lecteur ou à la lectrice à aller plus loin – s'il le souhaite, bien évidemment. Cela me permet tout aussi bien de rappeler que les faits dont il est question dans la fiction sont inspirés du réel. Après tout, je demeure un romancier réaliste.

S.B. Dans vos romans vous faite preuve d'un engagement remarquable, vous êtes aux services de l'humanité au détriment parfois de votre subjectivité. Y a-t-il des traces de votre vécu personnel dans votre prose ?

L.-P.D. Pour qu'elle devienne matière narrative, l'actualité doit faire écho en moi. L'histoire de Chochana, par exemple, résonne en moi. En tant que Noir et Américain, la traversée par bateau dans des conditions aussi atroces me renvoie forcément à une

Histoire qui participe de mon identité presque malgré moi. Le continent qui m'a donné naissance a été peuplé en grande partie par des gens arrivés par bateau, et qui voyageaient tant sur le pont que dans la cale. Si on s'arrête sur la traversée à fond de cale dans *Mur Méditerranée*, qu'on retrouvait déjà, mais sous une autre forme dans mon deuxième roman, *L'Autre Face de la mer*, elle renvoie, d'un côté, à la traite négrière - le *middle passage* - ; de l'autre, à l'actualité des années 1980, qui a marqué ma génération, à savoir celle des *boat-people* haïtiens et cubains qui fuyaient vers les Etats-Unis, et des Vietnamiens qui essayaient de rejoindre l'Europe. Cette actualité est également l'occasion à la fois d'affiner une esthétique et d'approfondir des thématiques récurrentes dans mon œuvre : le déplacement bien sûr, mais aussi la solidarité par-delà nos différences, l'humanisme nécessaire. Dans *Mur Méditerranée*, par exemple, il y a trois femmes de nationalités, de langues, de religions, de classes sociales différentes, qui voyagent dans des conditions différentes. Au bout du compte, elles partagent le même sort : si le bateau coule, tout le monde meurt. Nous sommes sur le même bateau. L'actualité n'est qu'un prétexte pour rappeler cette vérité élémentaire.

S.B. Cependant, le fait divers n'est jamais le sujet de vos histoires, l'actualité ne l'emporte pas sur le récit.

L.-P.D. Exactement. L'actualité fonctionne en tant qu'élément déclencheur. *Milwaukee Blues* ne parle pas de George Floyd, en fait. Le meurtre de Floyd, ou celui d'Eric Garner six ans avant lui dans les mêmes atroces conditions, servent de déclencheur ; ils me fournissent l'angle à partir duquel je vais raconter une histoire. D'un point de vue historique, le paramètre ethnique est l'une des clés pour essayer de cerner un peu les États-Unis. C'est en tout cas celle que j'ai choisie. C'est aussi une façon pour moi de dire mes États-Unis, un pays que je fréquente depuis plus de trente ans, où, comme beaucoup d'Haïtiens, j'ai de la famille et des amis ; ainsi que ma ville de Milwaukee où j'ai enseigné à l'université Wisconsin-Milwaukee...

S.B. Les lieux jouent toujours un rôle crucial dans vos œuvres. Pourtant, il me semble que la représentation de l'espace n'y acquiert jamais une fonction mimétique, d'où ma question: quelle fonction attribuez-vous à la description dans vos romans ?

L.-P.D. Tous mes romans sont bâtis autour d'un déplacement constant, véritable élément structurant de la narration. La description des lieux a ainsi une fonction de marqueur, qui vient signaler un déplacement. Et les descriptions concernent moins l'espace en soi que les odeurs, les couleurs, voire les gens qui l'habitent. Il s'agit plutôt d'un paysage des sens. Ce sont rarement les monuments, les attractions touristiques qui rendent un

lieu intéressant à mes yeux. D'ailleurs, les bâtiments, les quartiers peuvent changer. Le protagoniste de mon premier roman [*Le Crayon du bon Dieu n'a pas de gomme*, 1996] retourne dans sa ville natale après des décennies et ne la reconnaît plus : la ville s'est dégradée et agrandie. Pourtant, les odeurs, les sons, le paysage humain sont les mêmes qu'auparavant. Dans mes romans, le lieu physique ne parle que par rapport à l'humain. La ville en elle-même m'intéresse peu. Quand je voyage, par exemple, je ne prends jamais de photos : la caméra constitue une sorte de barrière entre le lieu et moi, entre les gens et moi.

S.B. Un autre trait distinctif de votre œuvre est l'importance de l'onomastique. *Milwaukee Blues* s'inscrit-il dans cette tradition ?

L.-P.D. L'onomastique a toujours joué un rôle important dans la caractérisation de mes personnages. Souvent, le nom se construit sur leur psychologie. Pour Chochana, par exemple, j'étais à la recherche d'un nom qui 'fasse' juif et africain à la fois. Dans le cas de *Milwaukee Blues*, le nom du protagoniste, Emmett, renvoie à Emmett Till, un adolescent noir brutalement tué en 1955 par des racistes blancs dans le sud des Etats-Unis. Beaucoup d'écrivains et artistes avant moi, entre autres, René Depestre, Aimé Césaire, Nicolás Guillén, Bob Dylan... lui ont consacré des textes très beaux. En plus de cela, Emet en hébreu signifie 'vérité', et si l'on enlève la première lettre, le mot prend la signification de 'mort', comme dans le mythe du Golem. Pour moi, *Milwaukee Blues*, c'est ça : une histoire de vérité et de mort. Cette question de l'onomastique m'amuse, et c'est amusant aussi pour certains lecteurs et certaines lectrices. Cela dit, on peut apprécier le texte - du moins, je l'espère - sans se soucier de toutes ces significations. J'aime bien que l'histoire soit profonde, mais je veux aussi que le roman soit un *page-turner*, comme on le dit en anglais.

S.B. Votre succès concerne tant vos romans que vos recueils poétiques. Comment vous expliquez-vous un tel intérêt à une époque où la poésie semble être considérée comme un genre peu accessible au plus vaste public ?

L.-P.D. Dernièrement, mes recueils de poèmes ont eu un succès indéniable ; entendons-nous, dans la limite de ce que l'on peut appeler succès sur le marché de la poésie. La plupart des gens s'approchent de mon œuvre par mes romans, après ils passent à ma poésie. D'ailleurs, quand je fais des lectures publiques, j'essaie toujours de lire un ou deux poèmes. En Europe, un certain hermétisme a éloigné les gens de la poésie - du roman aussi, mais surtout de la poésie. À côté de ces œuvres trop complexes que seuls les spécialistes peuvent aborder, on a une profusion de textes en vers qui n'ont aucune qualité artistique

mais qui tentent de plaire en suivant la mode du moment. En Haïti, et dans une bonne partie de l'Amérique Latine, des festivals de poésie remplissent des salles entières ou des places publiques. La poésie est un moment de partage et les gens n'ont pas désappris à jouir du plaisir que l'art peut nous transmettre. Après, bien sûr, il y a divers niveaux de lecture, mais à la base on trouve cette fascination pour l'art qui est accessible à tout le monde. En Haïti, la poésie a été toujours présente, au point de devenir parfois inhibant pour ceux qui se lancent dans la prose après être passés par la poésie. C'est grâce à l'influence des romans hispano-américains et anglophones que je suis parvenu à passer de l'un à l'autre. Ces deux traditions ont influencé indéniablement ma production romanesque – de mes débuts en poésie j'ai gardé une certaine beauté de la langue ; de mes lectures des grands maîtres hispano-américains et anglophones, j'ai hérité la fluidité du récit.

S.B. En effet, vous avez débuté en tant que poète. Comment décririez-vous l'évolution de votre poésie depuis votre première production ?

L.-P.D. Ma première production poétique était fortement engagée, au sens politique du terme. Je pense par exemple au recueil *et le soleil se souvient*. Mes derniers textes témoignent d'un certain éloignement par rapport à cet engagement immédiat. Il en est resté un humanisme assumé, c'est le cas dans un poème comme 'voyage'. Dans les poèmes de ma jeunesse, le local était déjà aux services de l'universel, mais cette dimension s'est imposée de plus en plus au fur et à mesure que le temps passait et que j'entrais en contact avec d'autres réalités. Cette évolution me rapproche de plus en plus de l'humain 'éternel'.

S.B. Vous êtes un écrivain polyglotte : je me demande si vous ne vous êtes jamais essayé à la traduction...

L.-P.D. Il m'est arrivé de traduire des poèmes d'une langue étrangère en français pour des revues. Je l'ai fait pour Marco Faz-zini,⁴ mais aussi pour la poétesse chilienne Carmen Yañez. C'est une activité très sporadique, à laquelle je m'adonne quand j'ai pris beaucoup de plaisir à lire les textes. Ça doit être des poètes que j'aime, des amis ; je ne pourrais pas en faire mon métier.

S.B. Ma dernière question va porter sur une passion que nous partageons, la lecture. Y a-t-il des textes ou des auteurs que vous portez dans votre cœur et qui ont peut-être influencé votre écriture plus que d'autres ?

⁴ Membre du Comité de direction du *Tolomeo*, poète et professeur à l'Université Ca' Foscari de Venise.

L.-P.D. Je lis beaucoup et de tout. Si je dois indiquer des traditions littéraires qui m'ont formé, je dirais certainement la grande littérature russe, celle que j'ai découverte à l'adolescence à travers les romans de Tolstoï et Dostoïevski. Je dirais aussi les auteurs du boom hispano-américain et les étasuniens de la Lost Generation. Ce sont les premières découvertes, les plus marquantes forcément. En poésie, ils étaient principalement caribéens : les Haïtiens Depestre et Phelps, le Martiniquais Aimé Césaire, le Guadeloupéen Saint-John Perse, le Cubain Nicolás Guillén... Après, il y en a eu tellement d'autres. J'aime bien les écrivains et les écrivaines qui savent être simples et profonds à la fois. C'est ce que je recherche moi aussi quand j'écris. Toutefois, je lis très peu quand j'écris des romans. Quand je travaille sur un projet, j'écris toute la journée, presque sans arrêt, car l'histoire est toujours dans un coin de ma tête. Je ne fais de pauses que pour regarder les matchs de foot (rires), lire des BD ou les journaux. Cette immersion totale me permet de mieux entrer dans l'univers du roman. Pour la poésie, c'est différent. Je n'ai pas besoin de ce type de concentration, de productivité. J'écris le socle du texte à la main, et après j'y reviens en toute tranquillité. Parfois des jours peuvent s'écouler avant que je n'y replonge.

Bibliographie

- Boraso, S. (2020). « Sur les pas de Louis-Philippe Dalembert. Un hommage à la carrière du 'gavroche caraïbe' ». *Il Tolomeo*, 22, 263-78. <http://doi.org/10.30687/Tol/2499-5975/2020/22/032>.
- Dalembert, L.-P. (2010). « Pòtoprens nan sewom / Porto Principe con la flebo ». *Il Tolomeo*, 13(2), 30-2. <http://hdl.handle.net/11707/7303>.
- Dalembert, L.-P. (2020a). *Cantique du balbutiement*. Paris : Bruno Doucey.
- Dalembert, L.-P. (2020b). *Ces îles de pleine sel et d'autres poèmes*. Paris : Points.
- Gyssels, K. ; Cooreman, G. (2008). « Autour du *Faubourg Saint-Denis* : une causerie avec Louis-Philippe Dalembert ». *Il Tolomeo*, 11(1), 98-106. <http://hdl.handle.net/11707/7303>.
- Vignoli, A. (2016). « Louis-Philippe Dalembert, 'vagabond jusqu'au bout de la fatigue' ». *Il Tolomeo*, 18, 29-40. <http://doi.org/10.14277/2499-5975/Tol-18-16-3>.